

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[Le] fer rouge [Document électronique] : nouveaux châtiments / A. Glatigny

## 1 LE RETOUR

p5

C' est toi, chère exilée ! Oh ! Laisse que j' adore  
ta figure divine où rayonne l' aurore,  
ô république, amour vivace de nos coeurs !  
La fosse où, dix-huit ans, de sinistres vainqueurs  
t' ont murée, est ouverte, et tu viens, souriante,  
claire étoile aux rayons de qui tout s' oriente !  
Les tombeaux ne t' ont rien laissé de leur pâleur ;  
tu viens la lèvre fière et le visage en fleur,  
tes beaux cheveux au vent, comme en  
quatre-vingt-douze,  
dire au monde : " ouvre-moi tes bras, je suis l' épouse,  
je suis la fiancée ! Aimons-nous ! Nous allons  
par le bois, par la plaine et par les noirs vallons

p6

épouvanter encor ceux qui me croyaient morte.  
Nous allons retrouver la France libre et forte,  
dont le regard, hâtant les lenteurs du berceau,  
en tirait ces enfants sacrés, Hoche et Marceau !  
Les rois font leur métier en vendant la patrie ;  
nous la leur reprendrons, toujours belle, inflétrie.  
Nous balaïrons encor ces louches majestés,  
ces demi-dieux poussahs, aux doigts ensanglantés,  
qu' on appelle césars, rois, empereurs, que sais-je ?  
Le sol redeviendra vierge comme la neige  
des glaciers éternels, partout où nous aurons  
fait retentir le chant triomphal des clairons !  
Oh ! Lorsqu' on entendra mon rire de gauloise,  
ce rire dont l' éclat printanier apprivoise  
les lions du désert, comme l' espoir joyeux

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

rentrera dans les coeurs sombres et soucieux,  
et comme on redira follement sous les chênes :  
les tyrans sont vaincus, l' homme n' a plus de  
chaînes ! "  
oui, c' est toi ! C' est ta voix pure qui, ce matin,  
a réveillé l' écho de son timbre argentin.  
Oh ! Je doutais ! En proie à l' angoisse mortelle ;  
nous demandions depuis si longtemps :  
" viendra-t-elle ? "  
hélas ! Nous t' attendions si désespérément,  
que nous disions : " encore un songe qui nous ment ! "  
c' était bien toi pourtant, république, ô guerrière !  
Qui nous apparaissais dans un flot de lumière.  
Tu savais ton pays presque désespéré ;  
alors, brisant du poing le sépulcre effaré  
qu' avait fermé sur toi la main d' un bandit corse,

p7

tu surgis dans ta grâce auguste et dans ta force,  
en criant : " me voici ! Peuple, espère et combats ! "  
va, nous te garderons ! Va, si tu succombas  
pour avoir, dans ta foi divinement sincère,  
pensé qu' un prince peut n' être pas un corsaire,  
qu' un serment est sacré, que l' honneur luit pour tous,  
sois tranquille, à présent nous prendrons garde à  
nous.  
Te voilà revenue. Il suffit. Qu' on te voie  
encor, encor, toujours, messagère de joie !  
Que mon regard s' enivre à force de te voir !  
Rappelle-nous les mots presque oubliés : *devoir,*  
*liberté, dévouement, amour, paix et concorde.*  
ô bonheur du retour ! Comme le coeur déborde,  
et comme l' air se teint d' azur, de pourpre et d' or ! ...  
ô république ! Si Barbès vivait encor !  
*5 septembre :*

2 VALETS

p8

on n' a pas eu besoin de les chasser. D' eux-mêmes  
ils se sont esquivés, furtifs, grotesques, blêmes,  
la main à leur derrière ainsi qu' un bouclier,  
perdant, l' un son toupet, l' autre son râtelier.  
Dégringolant, soufflant, suant à grosses gouttes,  
ils se sont culbutés le long des grandes routes,

à défaut du remords poursuivis par la peur,  
regardant derrière eux parfois avec stupeur,  
effrayés de leur ombre...  
ô jocrisses, bobèches,  
à tout fier sentiment jusqu' à la fin revêches !

p9

Parce que vous avez été vils, vous croyez,  
ô hiboux ! Par l' éclat du grand jour foudroyés,  
qu' on sera comme vous, vils, abjects et féroces !  
Tremblez moins. Modérez le galop de vos rosses.  
Oui, vous avez été des chacals, vous avez  
du sang noir de décembre à vos doigts mal lavés ;  
vous disiez : feu ! Vos mains dressaient les  
guillotines ;  
vous avez rédigé les listes clandestines  
qui vouaient à l' exil nos plus purs citoyens ;  
rien ne vous arrêtaient alors ; tous les moyens  
étaient bons, qui pouvaient arracher un sourire  
au louche fondateur de ce hideux empire  
qui vous croule à présent sur le dos, et jugeant  
les autres d' après vous, en ce péril urgent,  
vous croyez entrevoir de fauves représailles.  
Vous cherchez les terriers, les caves, les  
broussailles,  
les trous à rats, vermine impériale. Allons,  
rassurez-vous. Tournez moins vite les talons...  
la république, enfant des ardentes fournaies,  
laisse à d' autres le soin d' écraser les punaises.  
*8 septembre :*

### 3 CHANT DE LA GAZETTE DE COLOGNE

p10

nos pères ont eu cette honte  
de connaître la liberté ;  
ils étaient ceux que rien ne dompte,  
ils bravaient l' éclair irrité.  
Les miasmes venus de France  
avaient empoisonné leurs coeurs ;  
on lisait : *paix et délivrance*  
sur leurs jeunes drapeaux vainqueurs.  
Leur rire semblait un tonnerre  
et, comme les feuilles des bois,  
balayait tout ce qu' on vénère,  
les princes, les ducs et les rois,

p11

et rien n' était affligeant comme  
leur orgueil téméraire et vain :  
ils proclamaient les droits de l' homme  
supérieurs au droit divin !  
Ils osaient dire qu' une altesse  
diffère du premier venu  
par un peu de scélératesse  
et d' aveuglement ingénu !  
Mais nous, leurs fils, c' est autre chose !  
Nous sommes de bons chiens couchants ;  
nous voulons qu' un roi nous impose  
ses soins paternels et touchants.  
Nous sommes des sujets d' élite,  
nous allons, fiers, le front baissé,  
notre zèle réhabilite  
aux yeux du maître le passé.  
Nous étions allemands, nous sommes  
de bons prussiens ; nous portons  
notre hommage à des gentilshommes  
dont les mains tiennent des bâtons.  
Rien aujourd' hui ne nous divise.  
Nous sommes heureux, hosanna !  
Et nous avons pris pour devise :  
*Johann Maria Farina !*

p12

oh ! Cologne est la ville sainte  
de la choucroute et du tabac ;  
le vieux Rhin baigne son enceinte,  
nous revendiquons Offenbach !  
Nous exportons de la morale,  
de la peinture, des vieux suifs ;  
nous avons une cathédrale  
que nous exploitons en vrais juifs.  
Aussi, quand un peuple se lève  
et réclame ses libertés,  
en voyant l' éclair de son glaive,  
nous nous sentons tous insultés.  
Dociles comme une machine,  
prêts à supporter tous les bâts,  
quand nous plions si bien l' échine,  
voici qu' on est brave là-bas !  
Trouvant que le droit humain chôme,  
voici que la France, en fureur,  
quand nous gardons notre Guillaume,  
vient de vomir son empereur.  
Un peuple libre sur la carte !  
Un souverain sur le pavé !

Oh ! Relevons ce Bonaparte,  
bien qu' il soit de sang mal prouvé.

p13

Car un prince est bien lamentable  
lorsque des parchemins joyeux  
n' offrent pas un tas respectable  
de bandits parmi ses aïeux ;  
lorsque sa généalogie,  
superbe, n' a pas traversé  
les siècles disparus, rougie  
du sang sur l' échafaud versé.  
Toute maison de bonne souche  
a son histoire où le poison  
joue un rôle sombre et farouche  
dans les mains de la trahison,  
et la noblesse n' est sincère  
qu' autant qu' on dit comment advint,  
qu' un jour, égrenant son rosaire,  
vers l' an douze ou treize cent vingt,  
la noble dame châtelaine,  
son époux allant guerroyer,  
mêla chastement son haleine  
au souffle d' un jeune écuyer.  
Nos princes, Dieu les accompagne  
et les conduise par la main !  
Déjà du temps de Charlemagne,  
étaient voleurs de grand chemin,

p14

et, grâce au ciel ! Les adultères,  
les faux, les empoisonnements  
projetent des lueurs austères  
jusque sur leurs commencements.  
Mais au bout du compte, un roi, même  
sans meurtrier antique au bout  
d' un passé ténébreux et blême,  
vaut mieux que pas de roi du tout ;  
et puis, s' il faut qu' on se départe  
de la saine tradition,  
bien que récents, les Bonaparte  
méritent quelque attention ;  
dix-huit brumaire et deux décembre,  
double date, double sommet  
au haut duquel la mort se cambre !  
C' est une race qui promet.  
Ettenheim sent son moyen âge ;  
Hoche brusquement expirant  
rehausse encor le personnage

nommé Napoléon Le Grand.  
Règne donc la famille corse  
au bec sanglant et carnassier !  
Qu' elle-même allume l' amorce  
des sinistres canons d' acier !

p15

Car nous qu' on outrage et qu' on lie,  
nous qui voulons des majestés,  
vraiment cela nous humilie  
que l' on soit libre à nos côtés.  
Car notre abjection profonde  
pâlerait nécessairement  
lorsque s' étendrait sur le monde  
l' universel abaissement ;  
quand les peuples, comme à Cologne,  
chérissant les affronts soufferts,  
s' écriraient partout sans vergogne :  
" de l' argent ! Des bâillons ! Des fers ! "  
ô bons marchands de vulnérable,  
soyez infâmes ! Vautrez-vous  
toujours dans l' ombre funéraire  
de vos rois mystiques et fous !  
Aimez la main qui vous fustige,  
léchez les pieds les plus fangeux,  
soyez lâches jusqu' au vertige,  
valets soumis et nuageux !  
La révolution sacrée  
jette à la face des bourreaux

p16

les trônes brisés, elle crée  
un peuple de jeunes héros ;  
et vous assisterez, farouches,  
au grand réveil des nations,  
et l' on blessera vos yeux louches  
avec des flèches de rayons.  
Vous serez contraints de vous taire  
quand, dans le jour, dans la clarté,  
nous ferons entendre à la terre  
le cantique de liberté !  
Alors, maudissant vos entraves,  
trahis par vos tyrans, meurtris,  
vous nous tendrez vos mains d' esclaves,  
et vous pousserez de grands cris ;  
et la république sereine  
répondra de sa forte voix :

" laquais, dans la nuit souterraine,  
allez pourrir avec vos rois ! "  
*12 septembre :*

4 LACHE

p17

on ne le croyait pas si lâche, en vérité !  
On le savait menteur, voleur, fourbe, effronté,  
assassin. On n' avait pas oublié ses crimes.  
On le savait expert en ces louches escrimes  
des trahisons par qui l' on se sent enlacé.  
Bien que, Morny défunt, il eût parfois baissé,  
et bien qu' il se montrât un peu moins fataliste,  
n' étant plus soutenu par ce vaudevilliste,  
il donnait sa parole assez impudemment,  
il ne reculait pas devant le faux serment,

p18

et les jours où Ricord lui disait : " le mercure,  
sire, accélérera promptement votre cure, "  
il disait assez bien, de l' ordre : " j' en répons ! "  
et Rouher, Ollivier, tout le clan de fripons,  
se sentaient plus d' aplomb devant son assurance.  
Ils le flairaient. L' odeur n' en semblait pas trop  
rance.  
On pouvait supposer encor dans ce vieux coeur  
un restant d' énergie, un soupçon de vigueur.  
On a vu des brigands courageux, et Cartouche  
se défendait avec une âpreté farouche ;  
Mandrin faisait payer cher sa peau ; les bandits  
de Corse sont des gueux atroces mais hardis,  
qui crèvent dans les trous des rochers mais les  
armes  
à la main, et faisant reculer les gendarmes.  
Eh bien ! On se trompait : il est lâche. Il se rend  
sans avoir combattu, furtif, honteux, foirant  
dans son habit doré d' écuyer quadrumane.  
C' est un lâche. Voilà ce qu' il est. Il émane  
des miasmes de lui trahissant le poltron.  
C' est un lâche. Son air, sa face de citron  
le disaient. Il n' avait que cela de sincère,  
mais il est lâche plus qu' il n' était nécessaire.  
Ceux que son nom dupait encor sont confondus.  
Les aigles du premier Bonaparte, éperdus,  
désertent la colonne et cherchent une mare.

Napoléon, ce bruit d'airain, ce tintamarre,  
ce fracas, aujourd' hui, répond à lâcheté !  
Les *châtiments*, ce livre où le vers irrité  
devient un justicier, et prend cet affreux drôle,

p19

et le cingle au visage, et le marque à l'épaule,  
les *châtiments* se sont trompés. Non, ce n'est pas  
la nuit où, retiré brusquement du trépas,  
l'empereur contempla l'ignoble mascarade  
dans laquelle il faisait lui-même la parade,  
que l'expiation commença. Ce n'était  
pas suffisant encor, pas complet. Il restait  
une coupe à vider, plus lourde et plus amère,  
pour expier le crime immense de brumaire.  
Il fallait que ton nom, ô vainqueur d'Iéna !  
Ton nom sanglant mais fier, ton nom qui rayonna  
avec l'éclat d'un astre effrayant sur le monde,  
roulât jusqu'au dernier échelon de l'immonde ;  
il fallait que ce nom aux échos triomphants,  
fît rire de pitié les tout petits enfants.  
C'est fait ! Napoléon, cela veut dire lâche !  
Ces combats, ces travaux accomplis sans relâche,  
cette gloire aboutit aux hontes de Sedan !  
Lâche ! Ce mot t'étreint, implacable carcan ;  
le gueux qui sur ton nom indigné caracole,  
est un lâche, entends-tu, fauve soldat d'Arcole ?  
Il se rend, il se vend, il vend la France, il vend  
ta défroque d'honneur et la disperse au vent.  
C'est un lâche. Il pouvait mourir, mais c'est un  
lâche !  
Purvu qu'il vive et soit riche, rien ne le fâche.  
Et pendant qu'arrachant la croix de ton plastron,  
tu pleures d'avoir pu connaître ce poltron,  
lui, gai, frottant ses yeux fatigués de ribotes,  
sourit à son vainqueur, et lui cire ses bottes !  
*14 septembre :*

5 LAON

p20

il est des villes qui sont fières  
de se changer en cimetières  
plutôt que de voir outrager  
leurs foyers, leurs maisons, leurs rues,  
et leurs morts, ombres apparues

terribles devant l' étranger !  
Elles n' ont qu' un mot : *résistance* !  
elles donnent leur existence  
stoïquement et gravement ;  
la grande âme de la patrie  
vit dans leur enceinte inflétrie,  
et chante sur le sol fumant.

p21

C' est Strasbourg calme sous les bombes  
qui chaque jour ouvrant des tombes,  
passent foudroyantes dans l' air ;  
noble cité qui se résigne  
à la mort, et veut rester digne  
de ses fils, Ulrich et Kléber !  
C' est Toul, c' est Phalsbourg et Mézières  
qu' entourent de rouges lisières  
faites de mitraille et d' obus ;  
c' est Montmédy, c' est Metz qui raille,  
du haut de sa forte muraille,  
les prussiens déjà fourbus.  
Elles veulent bien disparaître,  
mais non pas laisser un nom traître.  
Elles sont hautaines. Leur front  
indomptable auquel l' atmosphère  
fait une couronne, préfère  
les cicatrices à l' affront.  
Elles sont l' honneur et l' exemple  
de l' univers qui les contemple.  
Leur sang, qu' il est pur et vermeil !  
Coule par de noires blessures,  
mais leur joue est sans flétrissures,  
mais leurs yeux sont pleins de soleil.  
Elles protègent, ces pucelles,  
la terre sacrée, entre celles

p22

dont le nom veut dire grandeur.  
Aux loups du nord, pleins de cyniques  
appétits, leurs blanches tuniques  
imposent encor la pudeur.  
ô villes saintes, ô martyres !  
Vous dont les suaves sourires  
font baisser les yeux aux bourreaux,  
oh ! Quel pieux pèlerinage  
le monde fera, d' âge en âge,  
chez vous, nourrices de héros !

Mais à côté de ces guerrières,  
il est d' autres villes moins fières,  
bourgeoises dont l' unique plan  
est de vivre en paix dans la honte,  
et de lécher la main qui dompte :  
n' est-ce pas, ô cité de Laon ?  
Bah ! Que t' importe l' infamie,  
pourvu qu' on te laisse endormie  
dans ton égoïsme ouaté !  
La gloire, quelquefois, ça coûte,  
et c' est du sang qu' il en dégoutte ;  
c' est pénible, la liberté.  
Pourquoi ne pas vivre à son aise,  
loin du bruit et de la fournaise ?  
à quoi bon se brûler au feu ?

p23

L' ennemi n' est pas si farouche ;  
il veut s' étendre dans ta couche,  
pourquoi l' en empêcher, bon dieu !  
Laon est une fille publique  
qui veut bien rire, et ne s' explique  
nul de ces refus violents  
que d' autres villes font entendre.  
Enfin, puisqu' elle veut bien tendre  
sa lèvre aux baisers des uhlands !  
ça l' irrite qu' on la défende,  
cette catin ; elle appréhende  
les gros mots de son prussien.  
Il pourrait la battre. Eh ! Qu' a-t-elle  
donc à risquer ? Sa fange est telle,  
qu' elle n' a plus d' honneur ancien.  
Ville prudente, ville infâme,  
ah ! Ville sans coeur et sans âme !  
J' espère qu' on va te rayer  
du nombre des cités de France ;  
puisque tu mens à l' espérance,  
que tu ne sais que t' effrayer,  
que ta citadelle écroulée  
atteste, sombre et désolée,  
qu' au moins un français était là,  
qui n' acceptant point ta défaite,

p24

se fit de la mort une fête,  
le jour où Laon capitula ;  
et que désormais, sur ta joie,

sur ta paix hideuse, l' on voie,  
terrible, la foudre à la main,  
crachant sur ta lâcheté blême  
un flot de cendre et d' anathême,  
le froid justicier Thérémin...

15 septembre :

## 6 PROMENADE EN VILLE

p25

" accourez tous ! ... battez la caisse ! ... le spectacle,  
si la mauvaise humeur du temps n' y met obstacle,  
sera fort curieux. Depuis Rome, cela  
ne s' était jamais vu ! ... c' est un royal gala !  
César de Prusse, ainsi que les césars antiques,

p26

traînant après son char, avec leurs sciatiques,  
leur honte sur le front, et leurs maux inconnus  
comme la profondeur de ton coeur, ô Vénus !  
Les souverains captifs qui chantent ses louanges !  
Ah ! C' est un beau spectacle, à ravir les domanges  
passés, présents, futurs, et qu' on voit rarement ! ...  
c' est à faire tomber du sombre firmament  
les astres effarés, qu' une chose pareille !  
Ce clown à qui l' on va, ce soir, tirer l' oreille,  
c' était un empereur ! On disait : majesté,  
et sire, et votre altesse, à ce pitre effronté.  
Il s' attend aux sifflets, mais qu' importe ! Il s' en  
fiche !

Il a vu sans rougir écrire sur l' affiche :

*" Bonaparte, écuyer du cirque Beauharnais. "*

il est prêt à rentrer dans l' *aigle boulonnais*,  
mimodrame du grand Persigny, mis en scène  
par l' auteur, remonté récemment par Arsène  
Goubert, de l' alcazar, avec danses ! Sénat !  
Feux célestes ! Combat à l' hache ! Assassinat !  
L' aigle a, pour l' attacher, un cordon de saucisses.  
On continuera par les brillants exercices  
du jeune enfant Louis, âgé de quatorze ans ;  
un prodige, messieurs, des plus intéressants,  
qui fait le saut de carpe, et jongle avec des balles !  
*le cousin d' Auteuil ou les corses cannibales*,  
farce avec revolvers et haute cour ! Enfin,  
ascension sur un câble de fer très-fin,

par la vieille et célèbre acrobate Eugénie !  
à trente pieds de haut ! Costumée en génie

p27

de Mentana ! ... l' orchestre est mieux qu' à l' opéra.  
Apothéose rouge, et l' on défilera  
respectueusement après, la troupe entière,  
devant Guillaume qui tiendra la chambrière ! "  
*20 septembre :*

7 O FRANCE CLAIRE ET GAIE

p28

ô France claire et gaie, amante au fier visage !  
Toi qu' enivre, au milieu d' un riant paysage,  
la chanson de Ronsard et de Victor Hugo,  
toi qui jettes aux coeurs un charmant *quos ego !*  
belle fille qui fuis, moqueuse, vers les saules,  
regarde... un tas de gueux, d' épouvantables drôles,  
taillés à coups de serpe, et s' échappant du bois  
où les dégrossissaient les horlogers badois,  
pense déjà sentir sous sa lèvre lippue  
frémir ta lèvre en fleur ! Cette race qui pue  
l' usure et le vieux cuir, cet amas de croupiers,  
se masturbe en hurlant de luxure à tes pieds.  
Leurs groins ont flairé les essences de roses  
que dégage ton corps. Ce sont de douces choses

p29

que cherche à te grogner leur patois allemand.  
Vois-tu leurs madrigaux s' épater lourdement,  
et tomber les paquets de leurs grâces tudesques ?  
Leur valse aux pieds pesants décrit des arabesques  
qui font songer parfois à des guirlandes d' ours.  
Est-ce que tu pourrais accepter ces pandours,  
chère France ? Ton rire est ta seule réponse,  
à peine ton sourcil légèrement se fronce  
devant ce ramassis de juifs et de laquais.  
Quoi ! Ces barons bouffons, ces ducs que tu plaquais  
gaîment au premier plan de tes opéras bouffes,  
comme un tas de pourceaux échappés dans les touffes  
de roses d' un jardin, se vautraient sur toi !

Est-ce que c' est possible ? Est-ce que cette loi  
inélucltable qui fait luire sur le monde  
ta tête de faunesse, aventureuse et blonde,  
permettrait cet ignoble et sale accouplement ?  
Allons donc ! Si jamais un butor allemand  
t' approchait, ô Judith ! Souviens-toi d' Holopherne.  
Sans te laisser souiller par son oeil louche et terne,  
prends cette tête immonde, et de ta belle main,  
accroche-la, sanglante, au poteau du chemin !  
*28 septembre :*  
8 AINSI QUE L'ALOUETTE

p30

ainsi que l' alouette  
au bord du champ,  
le paisible poète  
fera son chant.  
De sa voix attendrie  
il redira  
ton angoisse, ô patrie !  
Il chantera  
ta grandeur dans l' épreuve  
et ton courroux,  
et tes voiles de veuve,  
sacrés pour tous.

p31

Il dira, chère France,  
comment tu sais  
accepter la souffrance  
sans dire : assez !  
Sur la lyre irritée  
il jettera  
un appel que Tyrtée  
applaudira.  
Des bois, sombres dédales,  
et des buissons,  
s' envoleront des balles  
et des chansons.  
Son ode échevelée,  
au souffle pur,  
sur la noire mêlée  
fera l' azur.  
Tambour, clairon sonore,  
comme à Valmy,

il crîra dès l' aurore :  
-à l' ennemi !  
Nos ardents volontaires  
rafraîchiront  
à ses ondes austères  
leur jeune front,

p32

et dominant l' orage  
aux bruits moqueurs,  
il répandra la rage  
dans tous les coeurs !  
Il sera le prophète  
ivre d' espoir,  
devant qui l' ombre faite  
est sans pouvoir.  
à travers le désastre,  
son oeil perçant  
verra se lever l' astre  
éblouissant !  
L' astre de notre France,  
clair et joyeux  
l' étoile délivrance  
au fond des cieux !  
Car cette voix si douce,  
qui chante au bois  
le réveil de la mousse,  
cette humble voix,  
s' enfle parfois et tonne  
dans l' ouragan,  
comme le vent d' automne  
sur l' océan ;

p33

elle devient terrible,  
et ses sanglots  
versent, tel qu' en un crible,  
la pluie à flots.  
La calme et chaste muse,  
au front riant,  
emprunte de Méduse  
l' air effrayant ;  
elle prend et secoue  
la torche en feu,  
et sa main fine joue  
avec l' épieu,  
et cette folle éprise

de bulles d' air,  
qui ramène la brise  
après l' hiver,  
secouant les étoffes  
aux plis dormants,  
chante les âpres strophes  
des *châtiments* !  
1er octobre :

## 9 WILHELMSHOEHE

p34

c' est un château galant, trianon germanique,  
qu' un bottier de Cassel, laissant là sa manique,  
construisit en l' honneur des grâces et des ris.  
Les fourrés sont épais, les sentiers sont fleuris ;  
l' ombre est douce, l' eau court dans le parc, les  
statues  
agacent le regard, blanches et court-vêtues.  
On voit bondir parfois de beaux cerfs familiers,  
et les roses, lançant leurs parfums par milliers,  
ignorent que l' on parle allemand autour d' elles ;  
les oiseaux au soleil font un charmant bruit d' ailes.  
On rêve en ce retrait, dans un frais demi-jour,

p35

quelque jeune margrave, aux airs de Pompadour,  
devant un grand miroir ajustant une mouche...  
non ! C' est un vieux soudard, au front bas, à l' oeil  
louche,  
qui bâille en regardant les panneaux de Lancret.  
Bazile, en le voyant rire, se convaincrat  
que sa race hideuse est encor de ce monde ;  
car s' il a dépouillé la souquenille immonde  
du vieux maître de chant, pour se chamarrer d' or,  
ce cuistre n' a pas su se défroquer encor  
de son masque à soufflets et de son oeil atone,  
qu' un rayon de soleil ou de franchise étonne.  
Ce fantoche cassé que, dans ses doigts étroits,  
la démence a saisi, c' est Napoléon Trois.  
La honte ne rougit pas même sa pommette.  
Il mange. Il est heureux pourvu qu' on lui permette  
de s' habiller en chien savant. Il est d' un sang  
où l' on aime à l' excès les plaques de fer-blanc.  
Que de croix ! Il en a jusques aux jarretières !

Et pour jouer avec met des heures entières.  
Il a pour ces hochets un sourire enfantin :  
on les met dans sa couche, afin que le matin  
il ne pleure pas trop.  
Il rumine, il digère ;  
sa conscience est nulle, et son âme est légère ;  
et cependant, le vent dans les arbres, le soir,  
gémit lugubrement, et l' homme pourrait voir  
les morts de Wissembourg et les morts de décembre

p36

coller leurs faces pâles aux vitres de la chambre...  
il en vient de Cayenne, il en vient des pontons,  
soldats, proscrits, martyrs, ceux dont nous racontons  
dans les veilles d' hiver l' histoire épouvantable...  
alors il se réveille, il s' accroche à la table,  
et tremblant, effaré, s' écrit avec stupeur :  
" apportez des flambeaux ! Piétri ! Piétri ! J' ai  
peur ! "  
*5 octobre :*

## 10 DANS CES MURS OU L'ECHO

p37

dans ces murs où l' écho répète les hoquets  
de son oncle Jérôme, au milieu des laquais  
qui lui disent encor : " sire, " le Bonaparte,  
par instants, fixe un oeil abruti sur la carte.  
Il voit les prussiens avancer sur Paris ;  
il ricane. Un exprès annonce qu' on a pris  
un village et brûlé dix maisons ; il jubile.  
Laid, vomissant sa joie avec un flot de bile,  
il dit : " tant mieux ! Ce peuple était trop arrogant. "  
chaque plaie à ton sein fait rire ce brigand,  
mère adorée. Il veut se laver de sa honte  
dans ton sang. Chaque jour, ce lâche fait le compte

p38

de tes blessures : " tiens ! Encore celle là,  
et je vais revêtir mon habit de gala,  
et je te châtrai, France maudite ! "  
ô dogue

édenté ! Corps pourri qui n' es plus qu' une drogue,  
tu crois donc revenir avec tes prussiens ?  
Ne le souhaite pas. Si jamais tu reviens,  
tu reviendras ainsi que Tropmann : la moustache  
rasée, un bonnet vert sur la tête, à l' attache,  
et Toulon t' ouvrira, pour passer tes hivers,  
le cabanon de Joze ou bien de Lathauwers !  
*4 octobre :*

11 MEME EPROUVEE

p39

même éprouvée ainsi que je te vois, ô France !  
Dans ces temps douloureux où tes plus jeunes fils  
vont mourir pour ta délivrance,  
et lancent aux échos les suprêmes défis ;  
avec tes champs brûlés, tes forêts sépulcrales  
où reviennent, le soir, des fantômes sanglants,  
avec tes hameaux pleins de râles,  
que lèche l' incendie aux reflets aveuglants ;  
sanglotant, par moments, comme une pauvre femme  
qui se lamente auprès de son foyer désert,  
montrant le couteau que l' infâme  
en fuyant a laissé dans ton flanc entr' ouvert ;

p40

oui, France ! Même en deuil et sur tant de victimes  
promenant lentement ton regard triste et fier,  
et penchée au bord des abîmes,  
je te préfère encore à la France d' hier ;  
à la France joyeuse, à la France éclatante  
où, comme des serpents, rampaient les délateurs,  
où la vénalité contente  
mêlait dans son bazar filles et sénateurs.  
Et pourtant, cette France à voir était superbe ;  
elle gaspillait l' or, elle chantait gaîment,  
elle avait au front une gerbe  
de strass qui remplissait l' oeil d' éblouissement ;  
musiques, danses, chants, personnages obliques,  
ministres frauduleux décorant des forçats ;  
l' honneur, les libertés publiques  
ayant pour tout refuge ou Bicêtre ou Mazas ;  
la presse basse et vile ou sinon muselée,  
ayant pour noms Tarbé, Wolff, Aurélien Scholl,  
ainsi qu' une grue affolée,

riant de voir tomber les vaincus sur le sol !  
Fard, paillettes, clinquant, velours, robes de soie,  
orgie, oubli de tout, ni pudeur, ni remord ;  
oui, mais sous toute cette joie,  
on sentait vaguement comme une odeur de mort.

p41

C' est que tout était mort en effet, ou sénile,  
et rien ne réveillait ces obstinés dormants,  
même quand du fond de son île  
Victor Hugo faisait tonner les *châtiments* !  
par instants, un vieillard, pénible à voir, teint  
blême,  
chancelant, fatigué, jaune, faisant horreur,  
dans ce bal de la mi-carême  
passait, et l' on disait tout bas : " c' est l' empereur. "  
sa femme et son enfant suivaient, comme des ombres,  
ce spectre dégradé qu' un archange poursuit,  
et les chants devenaient plus sombres,  
et l' on sentait passer le vent froid de la nuit.  
ô France ! Ta douleur vaut mieux que cette joie.  
Tu saignes, mais tu vis, mais tu dresse le front  
sous l' orage qui le foudroie ;  
mais à tes ennemis tu rejettes l' affront ;  
mais tu comprends les mots d' honneur et de patrie ;  
ton courage s' accroît de tous les maux soufferts ;  
d' autant plus forte que meurtrie,  
tu fais une arme avec les débris de tes fers !  
L' épreuve sera courte. Un nouveau sang afflue  
dans tes veines, ô France ! Un sang pur et vermeil.  
Tes fils ont l' âme résolue,  
et sauront triompher demain, au grand soleil !

p42

ô France ! Entends chanter les voix libératrices ;  
l' avenir est prochain qui, d' un doigt enchanté,  
ferme tes nobles cicatrices  
d' où jaillira pour tous la jeune liberté ;  
et si, que ce penser sur les lâches retombe !  
On doit voir brusquement s' éteindre ton flambeau,  
ô France ! Descends dans la tombe,  
et meurs libre ! Ton sort n' en sera pas moins beau !  
*5 octobre :*

12 UN PAUVRE

vous n'avez pas de flair, Ollivier. C'est dommage.  
Comment ! Vous vous mettez à changer de plumage  
juste à temps pour vous faire appeler renégat ;  
quand il ne reste plus même un peu de nougat  
sur la table où Rouher a joué des mâchoires !  
Rien sur la nappe, rien même dans les armoires,  
ô Machiavel deux, on a tout nettoyé !  
Eh quoi ! C'est pour l'honneur que vous aurez ployé  
assez piteusement, il est vrai, votre échine ?  
Vous a-t-on assez pris pour un magot de Chine !

Vous a-t-on bien roulé, ministre au pas vainqueur !  
Ah ! Tête plus légère encore que le cœur !  
Vous vous disiez : " tant pis ! La république est morte.  
Badinguet est un gueux, mais Badinguet l'emporte ;  
c'est lui qui tient le sac en ses doigts triomphants,  
il est temps de songer à mes petits enfants.  
L'honneur est un beau mot qui représente un mythe,  
mais les mythes jamais n'ont rempli la marmite.  
Foin de l'honneur ! Il faut devenir sérieux. "  
et tout droit, quand les rats, d'un trot mystérieux,  
décampaient en sentant s'écrouler la boutique,  
vous avez dit : " a-t-on besoin d'un domestique ? "  
c'était raide. Il fallait mentir et renier  
un passé déjà lourd, mais l'anse du panier  
avait en ce moment des séductions telles,  
que vous avez franchi toutes ces bagatelles.  
C'est Rouher qui riait dans sa calotte, quand  
debout à la tribune, ô ministre éloquent !  
Vous tâchiez de prouver au patron votre zèle,  
cherchant la pie au nid, qui n'était plus chez elle.  
êtes-vous satisfait maintenant ? Avez-vous,  
pour remettre un morceau d'étoffe à vos genoux  
usés sur les parquets cirés des tuileries,  
en vos six mois de règne et de tartuferies,  
pu grapiller assez dans les coffres à sec ?  
Pas un maravédis, hélas ! Pas un copeck !  
La bénédiction paternelle vous reste,

mais ne saurait emplir les poches de la veste  
qui livre aux coups de pied le bas de votre dos.  
Avoir été Colbert pour cinq ou six badauds

désillusionnés, et Judas pour le monde,  
et n' avoir rien tiré de ce commerce immonde,  
c' est désolant ! Aussi pourquoi venir si tard ?  
Vous eussiez, au début, pu tirer votre part.  
Voyez Morny, voyez Rouher, toute la clique.  
Chacun de ces gueux-là, sinistre et famélique,  
n' avait pas quatre sous au fond de son gousset.  
Ils sont venus à temps, un bon vent les poussait ;  
il fallait profiter de leur barque. à cette heure  
votre position certes serait meilleure ;  
vous seriez un gremlin, mais un gremlin renté.  
Enfin, consolez-vous, pauvre déshérité,  
il vous reste, infirmant l' arrêt qui vous condamne,  
la gloire académique, avec le bonnet d' âne !  
*6 octobre :*

### 13 GUITARE

p46

la douce Isabelle d' Espagne  
songeait dans son appartement,  
Patrocínio, sa compagne,  
prieait le ciel dévotement,  
quand on vint lui dire : " l' empire  
de votre ami Napoléon,  
à l' heure où nous parlons, expire,  
reine de Castille et Léon. "  
puis on lui conta la déroute  
de Sedan, cette lâcheté  
de l' homme qui fit banqueroute  
à l' honneur, à la dignité ;

p47

comment, pour sauver ses charrettes,  
son or, ses bagages errants,  
ce beau fumeur de cigarettes  
s' était écrié : " je me rends ! "  
ce n' est pas un coeur de romaine  
acceptant les coups les plus lourds,  
certes, qu' Isabelle promène  
sous un corsage de velours,  
mais si peu que soit une femme,  
elle peut encore juger  
avec mépris l' amant infâme  
de Marguerite Bellanger.

Aussi, l'innocente Isabelle,  
devant son époux ahuri,  
se dressa fière, presque belle,  
et se tournant vers Marfori :  
" par saint Jacques de Compostelle !  
Ton âme à tous se décela,  
on connaît ta valeur, dit-elle,  
mais tu n' aurais pas fait cela ! "  
*7 octobre :*

14 "ILS OSENT RESISTER !"

p48

" ils osent résister ! " disent-ils. Nous osons.  
Parce qu' ils ont chez eux l' homme des trahisons,  
ils pensent nous trouver abattus. Bêtes brutes !  
Mais ce coup décisif et fatal que vous crûtes  
nous porter, s' est tourné contre vous justement.  
Décapité d' un roi, le bon peuple allemand  
peut se croire perdu, crier miséricorde,  
et tendre un cou docile et soumis à la corde.  
Ils ne comprennent pas que la rébellion  
souffle en chaque poitrine une âme de lion ;  
ils ne peuvent fourrer dans leur cervelle obtuse  
qu' on puisse mettre en jeu ces grands moyens dont use  
un peuple qui défend ses droits et son foyer ;  
ils s' étonnent de voir notre main déployer

p49

l' étendard rayonnant des libertés publiques !  
Ce sont de braves gens froids et mélancoliques  
qu' un regard du roi change en féroces toutous.  
Ah ! Nous vous renverrons dans votre chenil, tous,  
les badois, ces croupiers, les gens de la Bavière,  
les prussiens tendant l' échine à l' étrivière,  
et, si cela vous plaît, vous ferez un grand-duc  
de ce Napoléon sanguinaire et caduc,  
tout prêt à déposer sa risible épaulette  
pour tenir le râteau teuton de la roulette !  
*7 octobre :*

15 O SOMBRE HIVER !

p50

ô sombre hiver ! Nuit de l' année,  
viens ! Ne garde plus enchaînée  
la tempête désordonnée.  
Accours des quatre points des cieux ;  
laisse l' ouragan furieux  
briser les chênes soucieux.  
âpre bise, ouragan sonore,  
accourez tous, je vous implore  
comme le soleil et l' aurore !  
Que le champ, ce divin aïeul,  
disparaisse sous un linceul  
de neige où le vent règne seul.

p51

En ces jours d' angoisse et d' alarmes  
où nous versons de rouges larmes,  
noir hiver, prête-nous des armes !  
Et lorsque leurs cadavres froids  
seront roidis au coin des bois,  
lâche tes corbeaux sur les rois !  
*9 octobre :*

16 LES ROIS S'AMUSENT

p52

Strasbourg en flammes ; Toul qui se change en  
brasier ;  
Metz criant au secours dans un cercle d' acier ;  
Verdun où les obus s' abattent sans relâche ;  
Bitche et Phalsbourg poussant des râles ; Nancy  
lâche,  
ô douleur ! Wissembourg dont on dit : " c' était là ! "  
champ lugubre où la mort joyeuse amoncela  
tant d' hommes forts et beaux, spectres qu' échevelée  
la France voit passer dans la nue affolée,  
saignants, hachés, meurtris et souriant encor !  
Les prussiens foulant l' épi de messidor  
du pied de leurs chevaux, et conquérants atroces,  
ivres, léchant les poils de leurs lèvres féroces,

p53

épouvantant l' azur de leurs rires hideux,  
lourds carnassiers faisant le désert autour d' eux !  
Et puis du sang partout, du sang, du sang encore,  
le couchant dans le sang, et dans le sang l' aurore !  
On s' en grise ! Sa rouge et fumante vapeur  
étourdit dans le ciel l' oiseau saisi de peur ;  
plus loin, la maison veuve où l' aïeul qui tâtonne,  
répète, d' une voix dolente et monotone,  
le nom du petit-fils avec des cris d' enfant ;  
la mère le faisant rasseoir, en étouffant  
les sanglots dont son coeur est gonflé...  
pleins de joie,  
parlant d' humanité sans peur qu' on les foudroie,  
les monarques sont là, repaissant leurs regards  
du spectacle effrayant que, livides, hagards,  
leur donnent tous les morts étendus sur la plaine.  
Ils respirent avec un sourire l' haleine  
que les champs de bataille exhale vers les cieux...  
et les peuples, frappés d' horreur, silencieux,  
assistent, bras croisés, à ce massacre infâme,  
dont la chair de leur chair et l' âme de leur âme  
font les frais, sans courir, furieux, acharnés,  
comme l' on court au loup, aux brigands couronnés !  
*15 août :*

## 17 A L'ILE DE JERSEY

p54

île charmante et douce, ô Jersey ! Qu' en dis-tu ?  
Voilà vingt ans, ton port par les vagues battu,  
accueillait des proscrits qui t' arrivaient de France.  
Leurs fronts plissés mais non courbés par la  
souffrance,  
convenaient aux soldats de notre liberté.  
Ils ne t' abusaient pas. Leur fière pauvreté  
demandait au travail de payer ton asile.  
à ces vaillants, la vie ardue et difficile,  
la lutte sous le ciel et l' exemple donné !  
Beaucoup sont morts avant, hélas ! Que n' ait sonné  
l' heure de la justice au cadran redoutable.  
Tels qu' un troupeau de boeufs ayant perdu l' étable,  
voici d' autres proscrits maintenant, mais ceux-là,

p55

hormis leur lâcheté, rien ne les exila ;  
ceux-là sont des fuyards, des filous, des escarpes,  
des maires dont la boue a souillé les écharpes,  
de vils banqueroutiers esquivés nuitamment,  
que l' extradition réclame. Sottement,  
ils se sont dénoncés eux-mêmes par leur fuite.  
Ce sont les proscriteurs d' autrefois et leur suite !  
ô Jersey ! N' est-ce pas fait pour te bafouer ?  
Où vinrent des martyrs, voir débarquer Rouher ;  
après Victor Hugo divinisant ta roche,  
voir pousser le bedon risible de Baroche ;  
voir Leboeuf, voir Drouin De Lhuys, voir ces  
valets  
dont pas un n' a payé même les faux mollets  
qu' il mettait pour aller aux bals des tuileries !  
Sans doute, composant leurs mines attendries,  
ils te diront qu' ils sont ruinés, malheureux,  
que l' échafaud était déjà dressé pour eux,  
et qu' on les poursuivait, et qu' on voulait leur tête !  
Ne les écoute pas. Ils mentent. La tempête  
peut-elle s' attaquer à de pareils goujats ?  
C' est par le mépris seul que tu les replonges,  
ô France ! Dans leur ombre et leurs louches  
ténèbres.  
Tacher tes mains du sang de ces gredins funèbres,  
lever le fer des lois pour abattre un goret,  
la tête de Baroche à prix ! On en rirait.  
Pourquoi tuer Baroche, ô dieux ! La guillotine  
hésiterait devant ce tas de gélatine  
que Napoléon Trois avait fait sénateur !

p56

Mais ces gâteaux tombés de toute la hauteur  
de leur chaise-percée, ont l' amour-propre encore  
d' être furieux si le peuple les ignore,  
et tout en se tenant prudemment à l' abri,  
ils aimeraient à voir l' horizon assombri  
les menacer, de loin, d' un tout petit nuage  
modestement chargé de foudres de louage ;  
cela les poserait auprès de leur portier ;  
" oh ! Pauvres gens ! " diraient les bonnes du quartier.  
Non, le silence froid et digne des commères  
doit faire évanouir ces frivoles chimères.  
On ne les plaindra pas ces sacs à millions,  
Ajaxs en qui Daumier voit des tabellions  
de village, échappés vivants des funambules,  
proscrits dont la patrie était les vestibules  
de la chambre à coucher du héros de Sedan ;  
ils doivent tous aller où les neiges d' antan,  
où les pantins vidés, l' eau sale des cuisines !  
Mais pourtant, ô Jersey ! Si poussant des racines

dans ton sol généreux, ces hideux champignons  
osent parler d' honneur et font les compagnons,  
conduis-les brusquement devant le cimetière  
où ceux qui n' ont jamais courbé leur tête altière  
sont morts pour la justice et pour le droit sacré ;  
entr' ouvre un seul instant le tombeau vénéré,  
et poussant de la main ces ombres solennelles,  
confronte-les avec tous ces polichinelles !  
*10 octobre :*

## 18 AUX PAYSANS DE L'EURE

p57

sache-le, paysan, la terre  
que tu vois n' est pas seulement  
la matrice où, dans le mystère,  
germe la vie en pur froment.  
Ce n' est pas seulement de l' orge  
du trèfle pour tes bestiaux,  
ou du minerai pour ta forge,  
du bois pour tes matériaux.  
C' est mieux encor, c' est la patrie,  
la patrie, entends-tu ? Le sol  
d' où vers la lumière fleurie  
l' âme immortelle prend son vol.

p58

C' est la tombe verte où ton père  
ne se sent pas abandonné ;  
le lieu saint qui te dit : espère !  
Le berceau de ton premier né !  
ô paysan de Normandie !  
Te faut-il répéter cela,  
fils de Rollon, race hardie  
que toute aventure appela ?  
Prends ton fusil, entre en campagne,  
dépouille les doutes amers,  
toi qui fis trembler Charlemagne,  
ô mon vieil écumeur de mers !  
Le prussien hurle à ta porte,  
prends ton fusil. Ne reste pas,  
comme si ton âme était morte,  
inerte et te croisant les bras.  
Prends ton fusil, saisis ta fourche !  
Derrière les bois, les récifs,

embusque-toi ! Sois brave ; enfourche  
ton vieux cheval aux reins massifs.  
ô paysan ! Tu m' épouvantes ;  
est-ce que tu n' as plus de coeur ?  
Ainsi que les pâles servantes,  
ne sais-tu que blêmir de peur ?

p59

à l' heure où la France oppressée  
lutte avec les cieux pour témoins,  
tu sembles n' avoir de pensée  
que pour ton bétail et tes foins.  
Ah ! Pauvre brute de l' empire,  
réveille-toi ! Ne sens-tu pas  
que c' est l' heure où chacun respire  
l' air enflammé des grands combats ?  
Ah ! Par pitié pour toi, secoue  
cet horrible engourdissement,  
qu' un peu de sang monte à ta joue,  
le reste du pur sang normand !  
Rien qu' à ton aspect, on ricane ;  
on dit : " il n' est bon, à présent,  
qu' aux batailles de la chicane,  
ce gars narquois, au bras pesant.  
Pourvu qu' il vende et qu' il trafique,  
il trouve tout bien. Il est doux.  
C' est un bonhomme pacifique  
qui ne s' expose point aux coups.  
Que l' auguste France périclise,  
pâle, dans les plis du drapeau,  
bah ! Qu' importe à son avarice !  
Il dort tranquille dans sa peau. "

p60

voilà ce que l' on dit, ô honte !  
Dis qu' on a menti. Prouve-nous  
que ta main est solide et prompte  
à servir un mâle courroux.  
Trop longtemps, machine rustique  
aux mains du maire et du curé,  
dans l' obéissance gothique,  
ô paysan ! Tu t' es muré.  
Sois homme, enfin ! Ouvre ton être  
aux libres aspirations.  
Le clair soleil vient de renaître,  
répudieras-tu ses rayons ?  
Culbutant les troupeaux serviles

guidés par Tropmann empereur,  
ton frère, l' ouvrier des villes,  
t' enseigne la sainte fureur.  
Vois donc un peu comme il bouscule  
ce trône qui t' éblouissait,  
comment il peut, nouvel Hercule,  
dire au crime : " qu' est-ce que c' est ? "  
comment, au poltron qui lui montre  
le toit paisible où l' on s' endort  
à l' abri de toute rencontre,  
il dit : " être libre d' abord ! "

p61

allons donc, paysan, aux armes !  
Assez de regrets superflus.  
Des plaintes encore ? Des larmes ?  
Mais les femmes n' en veulent plus !  
Rachète ta lâche inertie,  
tes votes honteux, la torpeur  
qui te faisait voir un messie  
dans l' épouvantable trompeur,  
dans cet immonde Bonaparte  
qui maintenant porte à son cou,  
en gros traits, sur une pancarte,  
l' arrêt qui le sacre filou !  
Allons, aux armes ! L' heure presse.  
L' ennemi gronde. Il faut agir.  
Devant la France qui se dresse  
il faut n' avoir pas à rougir !  
Et si la terre mal fumée  
pendant un mois, se plaint, eh bien !  
à cette robuste affamée,  
donne du guano prussien !  
*12 octobre :*

19 CEUX QUI RESTENT

p62

l  
les hauteurs du ciel pur et clair  
sont lugubrement enfumées ;  
la *marseillaise* embrase l' air,  
comme au temps des quatorze armées ;  
sa voix dit : " l' étranger est là ! "  
et voici que la France entière,

à cette voix qui l' appela,  
court purifier la frontière.

p63

Au premier et vibrant appel,  
l' étudiant quitte son livre,  
l' étude austère, le scalpel ;  
le pays veut qu' on le délivre !  
L' ouvrier railleur qui chantait  
comme un moineau franc à l' aurore,  
a senti son coeur qui battait  
au rythme du tambour sonore.  
Aujourd' hui nul recul bâtard,  
la campagne est avec la rue ;  
le sillon s' ouvrira plus tard  
aux morsures de la charrue.  
Adieu, famille ! Adieu, foyer !  
Ardents, pleins d' une mâle joie,  
ils vont où l' on voit flamboyer  
les yeux du noir oiseau de proie.  
Ils portent tous au front le sceau  
des vaillants sans peur ni reproche ;  
ils ont ta jeunesse, ô Marceau !  
Ils ont le dévoûment de Hoche !  
Ceux que l' on croyait engloutis  
dans l' imbécillité des filles,  
criant : " liberté ! " sont partis  
avec les preneurs de bastilles.

p64

On voit, plein de fraternité,  
l' habit marcher avec la blouse,  
sous ta lumineuse clarté,  
ô soleil de quatre-vingt-douze !  
Rangs confondus, tous citoyens,  
un coeur pour tous, rien qu' une fibre,  
qu' une voix pour dire aux anciens :  
" nous vous rendrons votre sol libre ! "

Il  
regardez ces maisons hautes, aux sombres murs,  
si calmes au milieu du fracas des tonnerres,  
pleines de beaux jardins où pendent des fruits mûrs,  
tout est silencieux : ce sont les séminaires.  
Là, pendant que la femme, acceptant le devoir,  
reste au logis pleurant, attendant des nouvelles,  
et fait de la charpie, et regarde sans voir  
le pavé qu' en volant rasant les hirondelles ;

pendant que le vieillard dit à l' enfant : " grandis ! "  
et lui conte comment jadis les volontaires  
entraient, tambour battant, chez les rois interdits,  
en sabots, et brisaient les jougs héréditaires ;

p65

oui, pendant que brisés et mordant leurs chevets,  
les malades, songeant à la sainte patrie,  
disent en agitant leurs bras : " si je pouvais ! "  
et retombent vaincus sur leur couche meurtrie ;  
quand le glas du tocsin emplit l' air frissonnant,  
quand la France à nos coeurs jette le cri d' alarme ;  
pour chasser l' ennemi trop vite rayonnant,  
quand on se sert partout de n' importe quelle arme ;  
derrière ces grands murs, roses, gaillards, dispos,  
des hommes de vingt ans, vêtus de robes noires,  
reprennent doucement de ravissants propos  
interrompus pendant l' heure des offertoires.  
Oh ! Les chastes discours ! " dimanche, monseigneur  
officiait avec d' admirables dentelles.  
-il dîne ici jeudi. -vraiment ! -ah ! Quel  
honneur ! "  
c' est comme un gazouillis de jeunes demoiselles.  
Leur oreille est fermée aux clameurs du dehors.  
On leur crie au secours : ils chantent des cantiques.  
On meurt à leurs côtés : ils restent, sages, forts,  
cloîtrés dévotement dans leurs ardeurs mystiques.  
Ils n' ont donc pas de coeur, ils n' ont donc pas de  
sang,  
ces êtres patelins aux figures placides,  
et la dévotion, cet agent tout-puissant,  
les a donc tous fondus en ses mielleux acides !

p66

Le seigneur leur défend d' ensanglanter leurs mains,  
disent-ils, en baissant les yeux vers les guipures  
de leur surplis. ô vous ! Martyrs des droits romains,  
croient-ils que Mentana leur fasse les mains pures ?  
Ils ont horreur du sang ! Pourquoi donc, quand il faut  
protéger les chiffons dont leur orgueil s' affuble,  
les temples, les trésors qu' ils gardent en dépôt,  
leur dais et son panache et leur lourde chasuble,  
sont-ils donc les premiers à crier : " guerre ! Mort ! "  
ils ont horreur du sang qui coule de leurs veines,  
mais font verser celui des autres sans remord,  
ô bûcher de Jean Huss ! ô gorges des Cévennes !  
Quoi donc ! Ils resteront priant, croisant les bras,

sans vouloir secouer leur torpeur animale !  
Tartufe ne saurait imiter, n' est-ce pas ?  
L' exemple fier donné par l' école normale.  
Restez donc, prolongez vos pieux nonchaloirs,  
capucins, cordeliers, jésuites, lazaristes !  
Qu' on puisse voir mêlés les uniformes noirs  
des agents de police et des séminaristes.  
Et plus tard, n' est-ce pas ? Quand nos loyaux enfants,  
ayant fait devant eux évanouir la horde  
des esclaves du nord, reviendront triomphants,  
ramenant parmi nous l' éternelle concorde,

p67

ô fuyards de la lutte ! ô fuyards du forum !  
Dans votre église alors, superbe de lumières,  
vous direz, en chantant un hardi *te deum* :  
" si vous avez vaincu, c' est grâce à nos prières ! "  
15 août :

20 HEROS DE L'EMPIRE

p68

à Lahire, à Turenne, à Villars, à Marceau,  
à ces vaillants de France, héroïque faisceau  
de coeurs purs, de bras fort et de natures fières,  
à tous ces fronts baignés d' éclatantes lumières,  
à tous ces preux sans peur que la patrie en deuil  
montre encore à l' Europe avec un mâle orgueil,  
à Bayard, à Kléber, à toute cette gloire  
dont les rayons divins éblouissent l' histoire,  
l' empire maintenant oppose ses héros.  
Comme la république, il a des généraux  
dignes de lui, roulant du grotesque à l' obscène :  
Mac-Mahon à Sedan venant jouer la scène

p69

où Scapin de Géronte escroque le pardon ;  
Leboeuf, ce matamore épique, ce dindon  
qui glousse et fait la roue au bord d' une tinette ;  
Faily, le bien nommé ; Fleury, le proxénète ;  
Canrobert, ce bandit au langage poissard ;  
le pion du petit Bonaparte, Frossard ;

Boyer... que sais-je encor ? J' en passe, et des plus sales,  
pour qui Toulon trop plein manque de succursales.  
Mais l' orgueil de ce règne incroyable, celui  
qui résume en lui seul les hontes d' aujourd' hui,  
auprès de qui, sortant radieux de sa fange,  
Palikao produit presque l' effet d' un ange,  
c' est Bazaine ! Ce nom peut-il s' écrire encor ?  
ô dieux ! De quel égout ce gueux chamarré d' or  
est-il sorti ? Dis-nous, France qu' il a trahie,  
sur ta terre sacrée à cette heure envahie,  
oh ! Dis-nous quelle chienne errante l' a mis bas ?  
Et tu croyais en lui ! Tu lui tendais les bras,  
tu lui confiais Metz, la joyeuse pucelle,  
dont le regard hardi conservait l' étincelle  
qu' on vit jaillir des yeux en feu du balafré !  
ô passé glorieux en un jour engouffré !  
Dans le bague historique on voyait, comme une ombre,  
errer déjà Bourbon, le connétable sombre,  
derrière qui, honteux, s' effondraient les palais  
où ce lâche, plus vil que les derniers valets,  
avait, rien qu' une nuit, posé sa tête infâme.  
Dans le cercle entouré d' une infernale flamme,

p70

où se tordent tous ceux qui portent pour blason  
la pancarte où le juge écrivit : " trahison, "  
Bourbon a maintenant un compagnon de chaîne :  
il s' endort, chaque soir, à côté de Bazaine.  
C' est le même argousin qui les mène au travail.  
Et là-bas, -effrayant, lugubre épouvantail, -  
Maximilien mort vient à pas lents, écarte  
le suaire sanglant, et montre à Bonaparte  
livide de terreur, stupide et déjà vert,  
sa poitrine trouée et son crâne entr' ouvert !  
*5 novembre :*

21 A GARIBALDI

p71

nous n' avons demandé le secours d' aucun roi ;  
mais on te peut tout dire et confier, à toi,  
soldat républicain, coeur loyal, homme juste  
dont rien n' a pu lasser le dévouement robuste.  
Nous sommes en danger, Garibaldi ! Depuis

deux sombres mois plus noirs et plus lourds que les  
nuits,  
l' invasion est là, piétinant sur la France.  
Cris de rage, sanglots qu' arrache la souffrance,  
voilà ce qu' on entend sur le sol désolé  
de ce pays, hier encor, joyeux, ailé,  
qui, par toutes ses voix, malgré son maître immonde,

p72

chantant la liberté, régénérait le monde.  
Mêlant un nouveau crime à leurs crimes anciens,  
les corses ont livré la France aux prussiens ;  
la lutte est douloureuse, et l' ogre en son repaire  
rit de joie, en voyant que plus d' un désespère.  
à notre aide, ô héros ! à notre aide ! Viens-t-en  
parmi nous, et surgis, victorieux Titan,  
dressant ton front superbe au milieu de l' orage.  
Toi seul ! Cela suffit pour rendre le courage  
à qui pouvait douter, et raffermir encor  
les vaillants dont l' audace est la cuirasse d' or.  
" ce qui reste de moi, disais-tu, je le donne. "  
merci, nous acceptons cette splendide aumône.  
Ce qui reste de toi, preux sauveur ! C' est l' amour,  
c' est l' abnégation, c' est la foi sans retour  
dans la liberté sainte et l' auguste justice.  
Tu fais évanouir toute gloire factice,  
ton nom veut dire exemple et veut dire devoir.  
Nos soldats de vingt ans, guerrier, n' ont qu' à te voir  
pour monter au niveau de leurs aînés stoïques ;  
bénis leurs jeunes fronts de tes mains héroïques,  
et Marceau sortira de leurs rangs. Ton nom seul  
faisait battre nos coeurs déjà sous le linceul  
dont Bonaparte avait couvert notre patrie,  
et nous le répétions avec idolâtrie,  
sans prévoir que ce nom libérateur serait  
le cri de ralliement qui nous délivrerait.  
Garibaldi ! Ce poids jeté dans la balance  
où de l' autre côté pèse la violence,

p73

rétablit l' équilibre en faveur du bon droit ;  
la lumière se fait partout où l' on te voit,  
et les rois effarés voient trembler, de leur bouge,  
leur chute dans les plis de ta chemise rouge !  
*12 octobre :*



# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)